

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois	4 fr.	Six Mois	5 fr.
Un An	8 fr.	Un An	10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — *En passant*, Henri Rojeas. — Une Lettre inédite de Mérimée. — Le Salon de 1900 (suite), Valbregeuse. — Lettre Parisienne, Charles Du-
lot. — CHRONIQUE THÉÂTRALE : Grand-Théâtre, Stolzing. — Théâtre des Célestins, Théo-Dureuil. — Concerts et Spectacles. — Chronique Sportive. — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — M. Elie Laurent. — Théophile Valdéjo. — Dessin comique.



EN PASSANT

— NOUVELLE —

QUAND Paul Girould arriva devant le music-hall, le public, déjà nombreux, continuait d'entrer bruyamment. Il bouscula deux ou trois badauds qui stationnaient devant la porte, regardant curieusement les affiches, serra la main du contrôleur, puis pénétra dans la salle.

L'orchestre exécutait son deuxième morceau d'ouverture au milieu du tumulte de l'entrée. Des portes claquaient, des chaises tombaient avec un bruit sec, un murmure de voix et d'exclamations montait avec la fumée

des cigarettes et semblait, comme elle, s'évanouir dans l'air. Dans les loges, pour la plupart encore vides, quelques jeunes gens, en habit, se profilaient tout au fond, jetant des regards distraits sur la salle. Paul abaissa le siège de son fauteuil et renversa commodément, bâilla en attendant le lever du rideau.

Les musiciens s'étaient tus. Maintenant le bruit des voix était plus distinct, et l'on pouvait saisir par instants, des bribes de conversations. Paul constata qu'à sa droite, à quelques fauteuils de distance, ses voisins, dont l'un parcourait un journal du soir, s'entretenait des événements sud-africains, tandis qu'à gauche, la femme d'un gros monsieur somnolent était fort occupée à détail-

GALERIE ARTISTIQUE



M. Elie LAURENT

ler désobligeamment la toilette d'une mondaine dont le coude s'appuyait sur le rebord de sa loge, pendant qu'elle échangeait avec un jeune homme chauve des propos coupés d'éclats de rire. Les places se garnissaient rapidement et les toilettes élégantes piquaient leurs notes disparates sur l'ensemble de lumière crue qui aveuglait la salle. Paul échangea des sourires avec des dames vertes, rouges et mauves, et la femme du gros monsieur lui lança une œillade à laquelle il ne répondit point, car l'épouse était sans grâce et ses formes ne comportaient aucune de ces rondeurs aimables vers lesquelles va naturellement la sympathie. D'ailleurs les trois coups venaient de retentir et l'orchestre attaquait une nouvelle ritournelle au rythme canaille et enlevant. Il y eut un *ah!* approbatif et quelques bruissements d'attention, puis le silence se fit, complet et presque solennel.

Les premiers numéros, encore que non dépourvus d'intérêt, car la soirée était exceptionnellement brillante, parurent à Paul uniformément quelconques. Il ne les différenciat pas d'autres, en-

tendus bien souvent, et son esprit, dès leurs premiers mots, voguait ailleurs par-delà les murs de l'établissement familial. Il aimait le café-concert par la raison que l'on y est moins préoccupé qu'au théâtre, et qu'il pouvait, à son aise, laisser aller sa rêverie partout où il lui plaisait de s'envoler. Il songea que ce soir-là ne se distinguerait pas des autres et que l'attrait du spectacle ne suffirait pas à l'arracher à ses songes habituels. Il s'en accomoda sans mauvaise humeur, s'enfonça plus profondément dans son fauteuil à bascule, et, les yeux au plafond, suivit la fumée de son cigare.

Cependant le rideau s'était baissé, sans entr'acte, et se relevait

sur un décor de japonaiserie, avec aux murs, des éventails et des masques grimaçants. Une musique douce, enveloppante, mélancoliquement sensuelle, succédait aux cuivres fougueux du début et Paul se sentit soudain bercé et grisé par cette mélodie étrange. Invinciblement il ferma les yeux comme s'il lui eût été, de la sorte, plus facile de laisser pénétrer en lui l'harmonie exquise dont tous ses sens étaient remués. Puis une voix fraîche se fit entendre et, revenant à lui, Paul aperçut, en costume de « mousmé » une chanteuse dont le type n'avait cependant rien de « nippon ». Grande, assez forte, son visage aux traits réguliers, était éclairé de deux yeux profonds et rieurs, qui donnaient à sa physionomie un peu froide un étrange éclat de séduction. Elle égrenait d'ironiques vers d'amour, tandis que ses yeux, à la fois caressants et moqueurs, erraient de côté et d'autre sur les faces attentives ou distraites des spectateurs les plus rapprochés. Ils se posèrent soudain sur Paul, et le jeune homme ressentit une espèce de malaise indéfinissable, mais déjà les yeux énigmatiques étaient ailleurs et ils souriaient toujours, inquiétants et doux, dans leur universelle indifférence.

II

Maintenant ils causaient, présentés l'un à l'autre par un ami commun, journaliste et secrétaire du music-hall, qui avait connu, quelques années auparavant, Andrée Bonnel, la chanteuse aux yeux profonds et mystérieux. Tout autour d'eux, dans cette salle de café où le hasard les avaient réunis, des consommateurs éta- laient leur bruyante gaieté. Le bruit et la fumée évoquaient des impressions récentes, rappelaient à s'y méprendre cet instant qui, au concert, précède le lever du rideau et qu'ils venaient de subir cette soirée même. Paul en fit la remarque et Andrée approuva de la tête. Décidément ils étaient destinés à se voir à travers un brouillard, à se sourire par-dessus des crânes indifférents. La chanteuse racontait ses voyages, ses tournées en Allemagne et en Russie et sa bonne humeur devenait verveuse, les anecdotes tombaient pittoresquement de ses lèvres, accompagnées du sourire éclatant de ses yeux irrésistibles. Déjà ils étaient camarades, ils plaisantaient; Paul « blaguait » certaines appréciations de l'actrice, et Andrée avait une manière de lui jeter « vous m'agacez ! » que le jeune homme trouvait tout à fait savoureuse. Un chatouillement lui courait le long de l'épiderme à chaque regard de la belle fille, qui s'abandonnait familièrement. Il pensa : « Toi, ma petite, je t'offrirais bien un abri ». Et comme pour répondre à cette demande, il vit soudainement que s'offraient les yeux énigmatiques et qu'un désir, pareil au sien, les mouillait de tendresse prometteuse.

III

Elle était partie, elle avait repris sa course vagabonde et peut-être ne se reverraient-ils jamais plus. Paul songeait à cela, assis devant son bureau, les yeux fixés sur des feuillets de papier qui s'obstinaient à rester blancs. La destinée les avait rapprochés pendant quelques heures, maintenant ils continuaient leur chemin vers des carrefours opposés. Certes, la veille au soir, lorsqu'il avait désiré la prendre, nul sentiment, qu'un désir brutal fouetté par l'éclair de ses yeux, n'entraît en son cœur et il n'en était plus aux palpitations de la vingtième année. C'était une bonne occasion, en passant, pas autre chose. Et voilà que maintenant il se prenait à songer à la chatterie de ses caresses, à la douceur des phrases murmurées dans l'intervalle des étreintes, à la saveur âpre de sa bouche amoureuse, à la pénétrante langueur de ses yeux noyés et ravis. Elle-même, sans doute, n'avait vu dans leur rencontre que la satisfaction d'un caprice passager. Il se souvenait pourtant de quelques larmes furtives, au moment des adieux brefs et embarrassés. Ainsi l'amour s'était jeté entre eux, sans crier gare, sans qu'il fût possible d'éviter son frôlement contagieux. Fallait-il cependant, parce que deux êtres

s'étaient senti attirés l'un vers l'autre, que l'on en conservât l'em- preinte ineffaçable? Fallait-il se remplir l'âme de rancœur et de regrets impuissants? Ah! on l'y reprendrait aux amours de passage! Que diable avait-il besoin d'aller au concert ce soir-là! Le souvenir de la musique enveloppante et berceuse lui revint et il cessa de penser, les yeux dans le vide et le cœur las.

Le portrait-carte d'Andrée, sur un coin du meuble, attira à nouveau son attention. Il le prit lentement. Dans l'angle du carton la belle fille souriait, et ce sourire figé avait quelque chose de décevant et d'ironique. Les doigts de Paul eurent un mouvement comme pour anéantir cette preuve de son angoisse, puis il se ravisa et d'un geste résigné glissa le portrait dans sa poche, tandis qu'une huée légère montait à ses paupières qui battirent plus fiévreusement.

Henri Rojeas.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



Une Lettre inédite de Mérimée

On sait que Prosper Mérimée a rapporté d'un voyage en Espagne les impressions qui nous ont valu *Carmen*, la nouvelle admirable dont s'est inspiré Bizet.

Nous croyons devoir reproduire une lettre inédite que Mérimée adressa d'Espagne en 1830 à M^{lle} Duvancel, et que M. le comte de Fleury publie dans le *Carnet* historique et littéraire.

Grenade, 8 octobre 1830.

*Mademoiselle Sophie Duvancel, au Jardin des Plantes,
à Paris.*

Savez-vous bien, Mademoiselle, qu'en vous écrivant, je fais une action sublime? Vous n'ignorez pas que je suis coutumier de semblables actions. Apprenez donc que l'affranchissement de cette lettre jusqu'à Irun va me coûter une piécette. (Certes, mon style vaut bien cela!) Or, le banquier sur lequel j'avais une lettre de crédit n'est pas à Grenade et je me trouve à la tête de neuf francs pour tout potage, sans trop savoir comment je ferai pour payer mon auberge, un cheval pour me sortir d'ici, etc. Voyez un peu la magnanimité : je sacrifie la neuvième partie de ma fortune pour vous écrire et me fie, pour le reste, à la Providence et à une autre lettre de crédit que j'attends par le prochain courrier. Je ne vous dirai rien de l'Alhambra : vous l'avez dans votre bibliothèque ; mais croyez que vous n'êtes pas dispensée de faire le voyage de Grenade et qu'aucun livre in-quarto, voire même in-folio, ne pourra vous donner une idée de la Cour des Lions et de la Salle des Ambassadeurs. Après-demain, je dîne avec un noble et aimable Grenadin, au milieu de ces ruines vénérables ; imaginez un peu le plaisir que j'aurai à boire de bon vin de Jetez, dans le palais de Boabdil ! J'aime mieux vous parler de la pénitence qu'il faut accomplir pour voir tant de merveilles. Par un triste hasard, je me suis trouvé retenu huit jours dans la petite ville d'Algésiras, attendant des mules, des chevaux ou des vaisseaux : vinrent enfin des ânes, et sur cette noble monture, je me suis mis en route en compagnie d'un honnête Prussien, mon compagnon d'infortune, et d'une demi-douzaine de mulétiers, ou, pour mieux dire, d'âniers.

Il nous a fallu huit jours pour gagner Grenade. Il est vrai que nous avons le chemin le plus romantique du monde, c'est-à-dire le plus montueux, le plus pierreux et le plus désert qui puisse exercer la patience d'un voyageur qui, depuis trois mois, est à bonne école pour se former à cette vertu.

Les peuples, sur notre passage, accouraient en foule, admirant notre accoutrement étrange, nos casquettes surtout qui, en Andalousie, sont presque séditionnaires. *Senor Ynglesito sera.* Car

quel autre qu'un Anglais pourrait pousser la manie des voyages jusqu'à s'enfoncer dans la Sierra de Ronda? Vous vous représentez les Espagnols comme des gens fort graves et silencieux. Ce sont, au contraire, les plus grands bavards et les plus impitoyables questionneurs, les Andalous surtout. J'entre dans une boutique d'une mauvaise petite ville de montagnes, et je demande des cigares. — Ah! vous êtes étranger? — Oui. — Ynglesito? (Les Andalous se servent toujours de diminutifs.) — Non. — Français? — Oui. — Militaire? — Non. — Marchand? — Non. — Qui êtes-vous donc? — Un homme qui demande des cigares. — Est-il vrai qu'il vient des soldats de là-bas? (Ici, je ferme les deux yeux et baisse les deux coins de ma bouche, ce qui veut dire: « Je ne sais pas ».) — Et vous étiez en France quand est arrivée cette algarade?... — Non. (Survient une femme qui me regarde sous le nez et tâte le drap de mon habit.) La femme: — Est-ce que c'est du drap de là-bas? Quelle belle mante on ferait avec cela. Les Françaises sont-elles jolies? — Etes-vous marié? Parlez donc un peu français pour voir quelle langue c'est. Moi: — Que le diable vous emporte. — Quelle drôle de langue, on ne l'entend pas et ils s'entendent entre eux!

..

Vous savez que j'attache quelque importance à un bon dîner. Jugez de l'extrémité où j'étais réduit. En lisant mon menu, vous allez frémir d'horreur. Il est bon que vous sachiez d'abord que dans une auberge espagnole on trouve assez souvent du pain et de l'eau, mais pas autre chose. En conséquence, nous étions obligés d'acheter notre dîner d'avance. Souvent, j'ai porté en croupe un coq vivant dont je devais souper le soir. Il ne fallait rien moins que l'appétit que donne l'air des montagnes pour ne pas rendre insensible au sort de cet infortuné volatile et particulièrement à la dureté de sa chair. Le coq, au bout du voyage, est tué, plumé, mis en quartiers et jeté dans une grande poêle avec de l'huile, beaucoup de piment et de riz. Le tout étant censé cuit, on sert la poêle sur une petite table haute de deux pieds, et mon Prussien, le muletier, son garçon et moi, nous mangeons à la gamelle, chacun armé d'une petite cuiller de bois fort courte. Le muletier était le plus sale cochon de l'Andalousie; mais il serait inutile, ou plutôt, il serait indécent et extravagant de demander une assiette à part, ou de prier que l'on servît les cheveux séparément pour l'usage de ceux qui les aiment.

Ce souper, digne des temps héroïques, étant achevé, nous donnons des douceurs à la fille de la maison, tout en fumant nos cigares, puis nous allons nous jeter tous les deux sur un matelas épais comme une brochure à dix sous et nous dormons enveloppés dans nos manteaux, quand les punaises ne sont pas trop affamées. Samedi dernier, nous avions un matelas pour chacun et nous nous préparions à dormir comme des rois, quand sont survenus trois autres voyageurs, gens de bonne mine et paraissant éduqués. Nous avons montré, dans cette occasion, une haute vertu en offrant à ces pauvres diables de partager nos lits. Les matelas étant très étroits, il n'a pas été facile de nous arranger pour dormir cinq, là où il n'y avait place que pour deux. Cependant, la Providence étant grande et le sommeil aussi grand, nous avons dormi. Je ne vous ai parlé que des désagréments et voudrais vous dire quelque chose des beautés du voyage, mais les descriptions ne sont pas mon fort. Vous êtes peintre: arrangez des montagnes, des rochers, des châteaux en ruines, la mer (N. B. que vous peindrez avec le cobalt le plus beau) et un ciel tantôt d'un azur foncé, tantôt chargé de nuages d'orage bien noirs. N'allez pas vous aviser de mettre des arbres dans le paysage, les arbres lui ôteraient tout son caractère espagnol.

Je vous permets les aloès et les cactus, nopals, higa, chumbera, dont je vous souhaite de manger les fruits, avec de l'herbe sèche et quelques buissons par-ci par-là. En vérité, tout cela est

si beau, que l'on a oublié la dureté des poules et des matelas, les punaises, etc. Je n'ai rien à vous dire des voleurs; on vous dit que le pays en fourmille, mais je n'en ai pas rencontré. De quoi vivent ces pauvres diables, les voyageurs sont si rares! J'ai passé dans une *venta* que dix-huit de ces messieurs avaient pillée la veille, à ce que nous disait le *ventero*; mais je ne conçois pas ce que l'on peut prendre dans une *venta*, excepté des bancs de bois et la poêle à frire. A Loja, j'ai vu quelque chose de plus tragique. La veille (j'ai le malheur de n'arriver jamais que le lendemain) un orage avait produit un torrent énorme qui, tombant d'une sierra très élevée et entraînant avec lui les oliviers et de grosses pierres, a détruit trois maisons qui se trouvaient sur son passage. L'inondation a été si subite que personne n'a pu se sauver. Une des maisons était une école de petites filles qui, étant en classe dans ce moment, ont toutes péri. Le matin même, on en avait enterré onze, et à peu près autant avaient été entraînés trop loin pour qu'on pût retrouver leurs corps. La violence de l'eau était telle, qu'une très grosse pierre, qui servait pour une prise d'eau, pesant près de cinq cents livres, a été portée à près d'une demi-lieue de distance. Les gens du pays nous ont dit que cela était arrivé par un châtement de Dieu. Qu'avaient fait ces pauvres petites filles pour être noyées et écrasées par les rochers!

Je voudrais vous dire quelque chose des Espagnoles et surtout des Andalouses, mais je n'ai plus de papier. Quant à l'article des *pieds*, avant d'avoir vu Cadix, j'ai accusé les voyageurs d'exagération; mais, après avoir vu la promenade, un dimanche, et les souliers qui s'y promenaient, j'ai trouvé qu'on n'avait pas assez loué leur petitesse et leur élégance. Figurez-vous une petite femme noire avec des dents blanches comme la porcelaine de Sèvres, des yeux et des pieds de même grandeur, et des cheveux qui traîneraient à terre si on ne les rattachait sur le haut de la tête avec un peigne de dix pouces de haut. Voilà la moyenne des Gaditanas (dames de Cadix).

P. Mérimée.



Le Salon de 1900

LE GENRE (suite).

M. Darce a une étude remarquable de moelleux et de souplesse dans le modelé.

La *Musique*, de M. J. Sarrasin, se distingue par l'attrait de son sujet; le visage de la jeune joueuse de mandoline respire une grâce attendrie. La couleur est parfaite. Une des meilleures œuvres de l'artiste.

Nous voilà en plein milieu champêtre avec les plantureux chevaux de trait, au poil luisant, que M^{lle} A. Bouillier nous présente dans un hardi raccourci; peinture forte et de beaucoup d'allure.

M. Jacques Martin, *Fleurs et Fruits*, triomphe par une vision poétiquement colorée de la nature, autant que par la science des combinaisons de ton. Le jeu des fulgurances et des douceurs, sous son pinceau, devient un enchantement.

Les fruits merveilleux qui illuminent le premier plan du tableau de leur gloire dorée repoussent dans un effet superbe le glacé de l'eau et la tendresse d'un lointain paysage de montagne, tandis qu'à côté d'eux, saisissantes dans le relief coupant de leurs silhouettes, des fleurs, fraîchement épanouies, puissantes ou gracieuses, mêlent leurs diverses expressions en un concert éclatant de mille nuances.

Dans cette œuvre, où nous trouvons la plus généreuse vibrance et la plus grande envergure que l'auteur ait jamais mises dans ses originales compositions, nous croyons voir une des plus belles créations du talent si complètement personnel de M. Jacques Martin.

De M. Rougier, deux *Intérieurs*, d'une aussi bonne facture et manifestant les mêmes qualités d'invention et de dessin, avec nos préférences pour cette galante scène de baise-main, adorable dans sa moyenâgeuse élégance.

Dans les *Pigeons*, M. David Girin fait grouiller merveilleusement les étincelantes paillettes de son coloris enveloppant ; toujours même sens de l'harmonie pour aboutir au même bonheur d'effet.

De Menta, dans sa clarté éblouissante, une joyeuse scène chez un marchand d'oiseaux où tous les personnages semblent pépier.

M. Vignot a deux bonnes toiles, *Petit boudoir* et *Coquetterie*, cette dernière de la plus gracieuse tonalité, d'un fond charmant, avec une grâce sémillante dans l'attitude de la jeune coquette.

Avec *Entrez!* et *Soubrette*, le distingué peintre F. Bauer reste fidèle à sa manière, dans l'attrait ordinaire de sa fine et spirituelle exécution.

L'aimable *Femme à la toilette*, de M^{me} Marie Gauthier, d'un flou tendre en même temps que d'une solide peinture et très bien dessinée, a le succès d'un joli modèle dans un jeu parfait de la lumière.

De plus grand intérêt est encore à notre avis la *Captive*, du même auteur, scène moyen âge, habilement traitée, d'une harmonie imposante et d'une impression raffinée. Eclairage remarquable. Le délicat profil perdu de la blonde prisonnière au teint éclatant est particulièrement heureux.

Les deux œuvres de M. Godien, deux vues d'intérieur de théâtre, montrent l'étrangeté ordinaire de son talent, incontestable d'ailleurs.

M^{lle} C. Bedel a exposé une très intéressante *Étude*, d'une exécution extrêmement délicate.

La toile intitulée *Attente*, de M. Louis Jimenez, où l'expression marquée d'impatience du sujet s'accroît de son attitude, nous présente, dans une grande vivacité des tons, un motif pittoresquement rendu.

Une saisissante page est *Misère*, de M^{lle} France Suc, qu'on peut classer parmi les plus remarquables envois de cette excellente artiste.

Dans un réduit qui décèle la plus complète détresse, une jeune fille, le buste à demi nu, vue de face, ouvre tout grands des yeux égarés, tandis que sa fine chevelure d'or pâle, transpercée par un rayon de soleil, resplendit. On se sent, devant ce dénuement et cette souffrance, profondément ému.

Cette belle toile, dans sa finesse, a toute la séduction qui caractérise le talent de l'auteur.

Nos éloges à M. Laugée pour une pimpante scène de galanterie pastorale, sise sous un éclairage attendri. (*Tendres propos.*)

Le limpide plein air qui est la patrie artistique de M. C. Barriot ne lui a jamais été une source plus féconde d'impression et de style que dans *Anudî, plan-plan, sus li risent*. (En silence, doucement, sur les flots capoteux, Calendau III, Mistral.)

Un vieux loup de mer, d'un relief de structure empoignant, rame tranquillement. Sa tête, partagée par moitié entre le soleil et l'ombre, produit dans le naturel de sa rudesse un effet des plus originaux.

Sur le clapotis vert et bleu des flots, dans la lumineuse atmosphère, la barque est en remarquable posture.

Cette brillante vision, s'élevant à une rare envergure, atteint non seulement au triomphe du plein air, mais au succès d'un réalisme en quelque sorte idéalisé.

La *Valaisanne au repos*, second envoi du distingué maître lyonnais, une jeune fille assise dans un pré, se présente à nous, dans un contre-jour des plus délicats, comme un chef-d'œuvre de technique en même temps qu'une très habile interprétation de la nature.

Le réalisme aboutit à des outrances curieuses, *Au Concert*, de M. H. Guy.

Une composition d'une grâce saisissante est le *Réveil*, de M. Jacques Martin, dont nous avons loué plus haut les *Fleurs et fruits*.

Ce beau torse, d'un blanc éclatant, d'un délicat modelé, émergent de flots de tulle, ce visage rose aux yeux chargés de langueur, tranchant sur le vert du fond, sont traités avec une souplesse et un brio de peinture absolument remarquables, un sens plastique parfait, qui en font jaillir une expression intense.

Citons : *Petite sœur brochant*, de M^{me} R. Boudin, en ton vieux rose ; précieusement joli, intéressant dans sa frêle apparence ; une *Rébecca moderne*, de M. Gérard, simple et naturelle, mais manquant un peu de physionomie ; de M. Léon Couturier, *les Tirailleurs de 1871*, splendide page militaire.

M. Abel Faivre, un de nos récents médaillés du Salon, a deux œuvres inégalement intéressantes, mais dignes l'une et l'autre du talent reconnu du jeune artiste.

La principale nous montre une conception nouvelle et assez originale : la *Vierge aux enfants*.

Trois ou quatre petits bonshommes se pressent autour des genoux d'une jeune pseudo-maman, laquelle tient un bébé tout nu, magnifiquement peint : scène heureusement disposée, où l'héroïne incline la tête avec la tendresse d'une madone raphaëlique et dans un mouvement identique. Le charme de cette mystérieuse personne est sans contestation possible délicieux, et il faut convenir que dans cette intéressante création, on trouve en tout cas une impressionnante et fraîche symphonie en clair.

Le portrait de M^{lle} S. B., du même auteur, pour être d'une un peu moindre portée, reste très attachant : une fillette gracile, en robe bleu et blanc, profile son visage sur les feuilles lancéolées d'un arbre sacré qui semble la laurer : toile paraissant viser au style décoratif par son caractère général et sa couleur, et n'étant

pas, de ce chef, pour nous déplaire.

Somme toute, gros succès pour M. Abel Faivre.

Pauvre *Chemineau!* bien dessiné dans un ton juste par M. C. Rouvière, ce vieillard errant traverse un pays aussi triste que son destin.

Monsieur le Maire en caleçon, de M. H. Darrin, brille de naturel dans sa petite tenue d'intérieur ; brossé supérieurement en touches plaquées du plus solide relief.

Un papillotant *Mélomane*, de M^{me} Lucas-Robiquet, fait le pendant de son *Soir à Nérine*, qui décèle une si complète compréhension de la nature orientale.

Viennent ensuite *Une cuisine au Groisin*, de M^{me} Nesme-Nallet, ingénieuse vue, avec des effets de faïence étonnants ; *Souvenir*, de M. R. Pretot, bon portrait de femme non sans inspiration ; *Napoléon à Montreau*, page historique puissamment traitée par M. B. Naudin.

Au Revoir, de M^{lle} Jayet, nous fait voir une grande élégance de ligne unie à une grâce singulière du coloris.

M. T. Bastet nous présente la tête charmeuse d'une femme à la peau ambrée qui dort renversée sur des coussins, dans une pose d'une adorable langueur, avec sa noire chevelure, la ceignant comme une somptueuse auréole.

Le fini de cette attrayante composition, sa chaude tonalité, sont à

NOS ANCIENS ARTISTES



Théophile VALDÉJO

l'honneur de l'excellent artiste; enfin l'expression vibrante qui se dégage du visage semblant rayonner de ravissement justifie le titre de l'œuvre. (*Extase.*)

M^{lle} M. Tapissier a une *Bonne nouvelle*, d'une spéciale habileté de facture et d'un charme très vif.

Le Retour de la Fontaine, de M. Devilly, est figuré sous les traits d'une accorte et rieuse fille, aux beaux bras chargés de la corvée d'eau. Très bien composé.

Terminons par un panneau infiniment intéressant de l'habile portraitiste M^{lle} F. Chardon.

Dans le *vieux cadre* apparaissent, luisantes de joie et de santé, six à huit têtes de bêtes aimables, d'un dessin d'une perfection rare, frappantes de vérité. L'artiste, là, s'est surpassée.

Mais pourquoi ces petites figures naïves et charmantes dans la cangue de ce barbare *Vieux cadre*, pourquoi ce bouquet vivant dans ce cercle de fer?

(*A suivre.*)

Valbregeuse.



LETTRE PARISIENNE

Tout comme à Lyon. — L'exil de la peinture. — Tout Paris au puits artésien. — *Jean Bart* à la Porte-Saint-Martin. — Coquelin dans les rôles historiques. — *La Clairière*, de MM. Donnay et Descaves, au Théâtre-Antoine. — Le four de *Notre Ami*, de M. Deval. — *Le Chaperon Rouge*, de M. Lefebvre-Henri, à l'Odéon. — M. Ginisty, mélomane.

Tout comme à Lyon, le Salon à Paris s'abrite cette année dans une baraque en planches... Mais cette baraque n'a point comme chez nous l'avantage d'être placée en un point central de la ville. Elle est reléguée presque en province, tout là-bas, dans l'extrême fond de la rive gauche, place de Breteuil. Vous voyez ça, un peu. Enfin, puisque cette année rien n'est à sa vraie place, nous ne pouvons pas trop nous étonner d'avoir à gagner le puits artésien pour voir les kilomètres de toiles que nos peintres ont enduits au cours de cette dernière année!

Encombrement sur les ponts, sur les quais, le long des avenues, palissades, gravats, c'est tout un voyage périlleux que cette traversée de Paris jusqu'au temple provisoire de la peinture. Elle est là fort mal à son aise en vérité, et la sculpture plus encore. Des rondes de pompiers promènent le long des salles un semblant de panique et un regain de sécurité. Sur les mêmes tentures rouges, les mêmes cadres, avec le même éternel H. C. des hors concours, et aussi les mêmes peintures s'allongent à l'infini.

Chaque année, on annonce le Salon plus mauvais que son prédécesseur. Cette fois, le résultat dépasse toutes les prévisions. Les exposants de l'Universelle lui ont gardé leurs meilleurs travaux et les baraquements de la place Breteuil pourraient bien brûler — ce qui a déjà failli se produire — que l'art français ne ferait pas une perte irréparable; au contraire, cela nous débarrasserait, je crois, de quelques « croûtes » formidables. Mais la médiocrité est une récidiviste endurcie, et nous reverrons au Salon de 1901 les mêmes envois des mêmes peintres médiocres.

Ceux qui ont vraiment du talent, seuls, modifient leur manière.

Je ne vous dirai pas aujourd'hui ce que je pense de quelques œuvres exceptionnelles. N'ayant encore entrepris le voyage de la place de Breteuil que le jour du vernissage, vous pensez bien que mon jugement sur ces toiles est loin d'être définitif. Le jour du vernissage, c'est bien plus soi-même que l'on regarde que les tableaux. Une moitié de Paris vient là pour contempler et abîmer l'autre.

Seuls les portraits ont la chance de fixer quelques regards. C'est la galerie de l'actualité. On trouve des ressemblances. On dénigre.

Le portrait de M. Stephen Liégeard par Benjamin Constant est un des premiers qui attirent. Ceux de M^{lle} Cora Laparcerie, par Tardieu et Zier, qui se font vis-à-vis, excitent une bruyante curiosité; puis çà et là quelques académiciens — quel est le salon qui n'a pas son académicien — par Bonnat ou Lefebvre, quelques artistes, M^{me} Roger Miclos, par Montchenu, ou M^{me} Auguez de Montaland, tout un concert Colonne.

Puis c'est... Mais non, je parlerai du Salon un autre jour...

*

*

Il me faut aujourd'hui « liquider » les innombrables pièces de théâtre produites ces jours derniers... *Jean Bart* à la Porte Saint-Martin; *la Clairière*, au Théâtre-Antoine; *Notre Ami*, à l'Athénée; *le Petit Chaperon rouge*, à l'Odéon... Excusez du peu!

Coquelin ne s'arrête pas d'évoquer les principaux personnages de l'histoire. Il n'a point tort. Mais vraiment, un drame de Bergerat et un de Haraucourt en moins de douze mois, c'est excessif! On n'accusera pas Coquelin de faire du théâtre d'avant-garde. Tout au plus son *Jean Bart* est-il une vieille garde qu'il monte, la pipe aux dents, sans aucune originalité.

Et puis Coquelin, maintenant, joue comme Albert Lambert, le père; il a tous les défauts de ses anciennes qualités; il avait donné le nez de Cyrano à Napoléon, il donne à *Jean Bart* le front de l'Empereur, à tous la démarche de Coquelin.

La petite page d'histoire de *Jean Bart*, mise à la scène par Haraucourt, n'est cependant pas tout à fait sans intérêt. Elle est vigoureusement illustrée. Il y a des images. Elles se relient les unes aux autres par une fade anecdote d'amour dont le mérite est d'être très proprement et simplement « écrite ».

Les quatre premiers actes sont tout occupés par les exploits du célèbre marin. Ces exploits, je ne vous les raconterai pas, ils sont historiques. Au dernier acte s'en est fini des combats, le héros vient à Versailles recevoir toutes sortes de récompenses. Le roi est ce matin-là d'une humeur charmante. Chacun épouse sa chacune. *Jean Bart* est nommé chef d'escadre, Forbin est gracié; pour faire rire encore un peu, *Jean Bart* bouscule quelques seigneurs et fait un petit speech au public, sa tâche terminée. Le règne de Louis XIV continue.

La mise en scène est « à épate », ou voudrait dans tout cela la main d'un Sardou. Il y a une Madame de Maintenon en jupon rouge — oui, parfaitement! — un bateau planté comme une halle, des remparts bizarres, un vent qui souffle quand les acteurs se taisent et qui cesse de souffler quand ils parlent, ce n'est ni intelligent, ni artiste.

Mais pour le public ordinaire des drames, cette mise en scène apparaît merveilleuse. L'abordage du second acte, la terreur du petit Cornille, les commandements, les coups de feu, les canonnades ont produit grand effet sur lui... de même, le tableau de la grève devant Dunkerque... et il a fait naturellement un gros succès à la pièce, tant mieux!

*

*

Le Théâtre-Antoine semble être l'asile hospitalier de toutes les pièces sociales, qui revêtent toutes une forme analogue, qu'elles soient signées par M. de Curel, M. Brioux, M. Donnay ou Lucien Descaves.

La Clairière, due à une collaboration qui pour être inattendue n'en aura pas moins été tout à fait heureuse, est une des plus intéressantes, des plus curieuses et des plus élevées qui aient été écrites depuis longtemps. L'amour, mobile puissant de presque toutes les productions dramatiques, n'en est pas absent — Saurait-il l'être d'une action où il y a de la vie et de l'humanité? — mais il n'en est pas le ressort unique et l'adultère traditionnel, qui semble inséparable de toute intrigue théâtrale, n'est ici qu'un accessoire.

En effet, la *Clairière*, qui s'appelait récemment encore le *Village Voisin*, sans être absolument une pièce sociale, agite des questions sociales, sans discours, sans rhétorique, simplement, en action et en sourires. Un monsieur à qui un héritage vient tout à coup, prétend fonder un phalanstère. Là, on ignorera la vie et les mœurs environnantes, on s'isolera, on vivra dans une clairière de la forêt sociale. Point d'argent, chacun travaille pour les autres et pour soi; on échange les produits du sol contre d'autres produits nécessaires à la vie; le vil métal est proscrit.

Cela est parfait d'abord; mais peu à peu, à cause des défauts inhérents à chaque pauvre humanité, des désaccords naissent, il y a frottement; usure, et le phalanstère se détruit, ce beau rêve est fini, et chacun rentre dans la vie.

Je n'énumérerai pas toutes les causes de désaccord; la principale vient des femmes — n'en déplaise aux charmantes lectrices! — Il en est d'autres encore, et non moins graves.

Du reste, il est inutile de dire combien les deux auteurs ont dépensé d'esprit et de franchise; les mots — des mots de Donnay — abondent, et il est des scènes exquises de fin comique et d'ironie impénitente. Mais peut-être reconnaît-on trop les idées et les phrases de chacun des auteurs... On reconnaît le Descaves d'une lieue à travers les discours violents, et l'on découvre avec des sourires des phrases de Donnay: « Ma sœur, c'est une victime du 8 octobre! — (?) — Elle ne peut jamais payer ce terme-là! » — « Ah! je m'embête... je m'embête comme deux dans trois chambres! » Et à des mots comme ceux-là le rire fuse, on oublie les déclamations de la pièce sociale, on est dans de la gaieté, dans de la joie, dans du soleil; ça part, ça mousse, ça pétille, c'est très *Éducation de Prince*, c'est du champagne Donnay — comme dit Mendès — ça ne monte pas la tête et ça monte à la tête, c'est une ivresse qui sourit et qui vous entraîne loin des lieux communs et des prosopopées.

* *

Notre ami de M. Deval est un four noir. Sous prétexte que Shakespeare peut être joué dans une grange, M. Deval avait sans doute espéré voir réussir de mauvaises pièces, parce qu'il les met dans de beaux meubles... Il a dû être détrompé!

Mais passons!

M. Ginisty, avant de reprendre pour l'Exposition *Ma Bru* ou quelque autre comédie qui fit courir sur la rive gauche un public de l'autre rive, a bien voulu monter une exquise bluette, un conte bleu, presque un conte de fée, *Chaperon rouge*, de M. Lefebvre Henri.

Je dis presque un conte de fée, car il est évident que le loup n'est pas le laid quadrupède qui, dans le conte, dévore Chaperon rouge, non plus que la grand'mère n'est pas la vieille à grandes dents que reconnaît mal la petite fille. Les personnages sont symboliques presque, mais pas plus terribles pour cela; au contraire!

Vous faut-il dire la trame de ces vers en trois actes? Qu'il vous suffise de savoir que le loup qui prend Chaperon rouge est un soldat, que Chaperon est une petite gamine naïve — pas si naïve! — qui veut bien se laisser prendre et que la grand'mère est bien une grand'mère de légende, très avenante, très accueillante, qui sait la vie, les baisers, la jeunesse, l'amour et même l'amourette. Elle est exquise, cette bonne grand'mère, qui comprend tout et même davantage. Le loup, Jean Le Loup, n'est pas un dangereux seigneur, c'est un tendre, un presque fidèle et pas du tout à fait constant amoureux, il sait des jolies choses, et il les dit; écoutez:

Ma chanson n'aurait qu'un couplet,
Un couplet de trois mots... je l'aime...
Et peut-être au chemin vainqueur,
Où mon âme est si peu hardie,
Ma chanson jusques à ton cœur
Irait porter sa mélodie!

Et l'on comprend pourquoi Chaperon (M^{lle} Regnier) se laisse aimer par Jean (M. Dauvillier), et pourquoi la grand'maman (M^{lle} Laparellie) ne trouve rien à redire.

Autour de ces vers il y a de la musique, des mélodies de Thomé, qui a retrouvé pour la circonstance de délicates inspirations... il y a de délicieuses chansons.

Je soupçonne fort M. Ginisty d'avoir été tenté plus par la musique que par les vers... Pour un directeur de scène littéraire il aime un peu beaucoup la musique... Mais ce n'est pas aujourd'hui toutefois qu'on l'en peut blâmer. On aurait mauvaise grâce, à cela...

Charles Dulot.



Chronique Théâtrale

GRAND-THÉÂTRE

Notre scène lyrique nous a fermé ses portes. La soirée de clôture avec *Manon* a été une soirée triomphale: M^{me} Tournié, absolument charmante dans le rôle de Manon, un de ses meilleurs, a été littéralement comblée de cadeaux. Fleurs, palmes, bijoux, objets d'art encombraient les loges et les coulisses, témoignant toute la sympathie des habitués et des abonnés pour M^{me} Tournié et pour l'habile directeur du Grand-Théâtre.

M. Miranne, dont le talent a puissamment contribué à la réussite de la saison, a reçu un fort beau bronze offert par la direction; M. Scaramberg, bissé après son air du *Rêve* et rappelé à la fin de chaque acte, MM. Huguet, Arius et Forest ont recueilli aussi une ample moisson de palmes.

La troupe de grand opéra avait fait la veille ses adieux dans *Sigurd*; triomphe aussi pour M. Garoute, bissé dans l'air de « Hilda, vierge au pâle sourire » et pour M. Sylvain, *trissé* après son air du troisième acte: « Peuple, fais retentir les airs ».

M. Mondaud, qui nous quitte et qui emporte d'unanimes regrets, n'a pas été moins applaudi, ainsi que M^{mes} Milcamps, Bressler et Fœdor.

Et maintenant, on ne peut que féliciter M. Tournié de l'activité qu'il a déployée au cours de cette saison, une des plus prospères et des plus fructueuses auxquelles il nous ait été donné d'assister depuis longtemps.

Une troupe excellente, homogène et nombreuse, nous a donné de remarquables représentations des œuvres du répertoire: *Manon*, *Thaïs*, *Faust*, joué seize fois, *Werther*, *Samson et Dalila*, *Tannhäuser* nous ont procuré des soirées hautement artistiques.

Cendrillon, somptueusement monté, a tenu l'affiche pendant vingt-six représentations, et *Tristan et Yseult* a couronné dignement cette belle saison.

M. Tournié n'a qu'à persévérer dans cette voie: avec des artistes tels que MM. Scaramberg, Garoute, Sylvain, Artus, Huguet, M^{mes} Tournié et Milcamps, il peut nous donner l'an prochain une saison aussi intéressante. *Siegfried*, porté à son programme, constituera le morceau de résistance de l'exercice et ne peut manquer d'obtenir le succès qui accueillit *Lohengrin*, la *Valkyrie*, les *Maitres Chanteurs* et *Tristan et Yseult*.

Stolzing.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La fermeture du Grand-Théâtre est la cause d'une recrudescence du public au théâtre des Célestins. D'autre part les pièces qui tiennent en ce moment l'affiche sont un attrait suffisant pour assurer des salles respectables.

M^{me} Sans-Gêne, avec M^{me} Marie Duran et M. Duquesne, obtient un succès que tout faisait prévoir et le public lyonnais a su montrer toute sa sympathie aux deux artistes renommés.

Mercredi dernier, jour de gala, *Coralie et C^o*, le vaudeville-comédie si drôle, où les trucs sont à merveille employés, faisait les délices des auditeurs et jeudi le *Fil à la Patte*, de Feydeau, se donnait pour la dernière fois.

La diversité qui préside aux spectacles des Célestins ne se dément pas; nous devons en savoir un gré infini à MM. Tournié et Lénéka. Les fêtes de Pâques, qui sont des réjouissances générales, auront en matinées et en soirées tout l'attrait qu'il convient à notre ville, grâce aux Célestins, et il paraît assuré que M^{me} Sans-Gêne aura des admirateurs: ce que nous lui souhaitons bien volontiers.

Théo-Dureuil.



Concerts et Spectacles

Eldorado. — Comme il était à prévoir, le succès de *Oh! Vénus!* s'est accentué chaque soir et l'on revoit, à l'Eldo, les magnifiques chambrées du temps de *Ah! Penses-tu!* Il faut dire aussi que l'on ne se lasse pas d'entendre M^{me} Delmai, artiste aussi exquise qu'elle est jolie femme. C'est la joie des oreilles et des yeux! Amelet, de son côté, est ce qu'il a toujours été un ténorino de la bonne école, un émule de ceux qui firent les beaux jours de nos théâtres d'opérette. Son duo avec Marbrinette est devenu populaire. Quant à Luce Bailly, elle a eu la consécration officielle par ce cri du cœur parti des galeries: *Oh! la bath' gonsesse!* Ce n'est pas Régence, mais c'est vrai. Boisseac, Denance sont des dieux du dernier Olympé; Werther, une gamine experte; Dartigue et *tutte quante* plaisantent lorsqu'elles nous disent que leurs marchandises leur restent pour compte. Elles ne doivent pas savoir à qui répondre.

Casino. — Hier soir samedi, ont eu lieu les débuts de la troupe de concert. Nous pouvons citer parmi les principaux attraits: Une étoile des concerts parisiens, M. de Nyrac, diseur; les Roger-Jane, duettistes; Villany de la Torre, expériences de transmission de pensées; Bertin, l'homme Protée, dans une création nouvelle: la poupée parlante; les Haytons, acrobates; les Bonnes, etc. Aujourd'hui et demain, à l'occasion des fêtes, grandes matinées de famille.

Scala. — Hier, concert de gala par toute la troupe. Représentations de M^{me} Paula Brébion et des excentriques comiques les Renards, succès des Libre et Change et de toute la troupe.

A l'occasion des fêtes, grandes matinées de famille.

Cirque Nancy. — A l'occasion des fêtes de Pâques, dimanche, lundi, mardi, mercredi et jeudi, deux représentations chaque jour. Jeudi 19 avril, clôture de la saison.



Chronique Sportive

Concours hippique de Lyon. — C'est dimanche que s'ouvrira la semaine smart par excellence et que l'enceinte du cours du Midi reverra tout le Lyon sportif et mondain, applaudir aux prouesses de nos gentlemen-riders et admirer les exquises élégances des habituées du Concours.

Les engagements nombreux, les courses au trot, les épreuves d'obstacles, c'est le programme habituel, mais qui, chaque année, varie cependant et trouve un nouvel attrait dans mille détails nouveaux.

Exposition canine internationale de Lyon du 26 au 29 avril 1900. — C'est un succès sans précédent que celui qui se présente pour la Société canine du Sud-Est et les renseignements qui nous parviennent nous donnent la certitude qu'au point de vue sportif surtout, l'exposition qui s'ouvrira le 26 courant présentera un intérêt exceptionnel.

460 engagements ont été enregistrés au 5 avril et l'on a dû en refuser un grand nombre parvenus après la clôture. Il y aura donc environ 500 chiens, parmi lesquels 40 Saint-Bernard dont 20 nous viennent de Suisse et sont de tout premier ordre.

Pour la première fois nous verrons 20 braques italiens, presque tous déjà récompensés. Citons également, parmi les groupes les mieux représentés, ceux des setters anglais et des cockers, très en faveur en France actuellement. Nantes, Nancy, Lille, Paris nous envoient leurs plus beaux spécimens.

Ajoutons que M. Albertin, de Louveciennes, l'éleveur bien connu, organisera, comme en 1897, une volière renfermant toutes les variétés de gibier d'élevage.

Enfin, le concours de rats sera plus intéressant encore que celui de l'année dernière, le Comité s'étant assuré une grande quantité de rats.

La Sortie du Vélo Club des Cordeliers. — Une journée charmante, pleine d'entrain et de gaieté, malgré la mauvaise humeur du temps et un vent assez désagréable: voilà le bilan de la sortie officielle que faisait, dimanche dernier, le V. C. C. sur Crémieu.

A 10 heures, le peloton des cyclistes se formait devant les *Grands Magasins des Cordeliers* et se mettait en route, conduit par M. Bertron, directeur des *Grands Magasins* et vice-président d'honneur du Club, et M. Gonessiat, capitaine de route, portant le fanion bleu au guidon de sa machine.

Si l'air n'est pas pur, la route est bonne et l'on arrive rapidement à Pont-de-Chéruy où la plus agréable des surprises était réservée aux excursionnistes. M. Garbit, administrateur de la Société des *Grands Magasins des Cordeliers*, président d'honneur du V. C. C. attendait, se mettait à leur tête et en quelques foulées, on parvient à Crémieu où le V. C. C. est reçu au son des trompes de chasse. A l'Hôtel de la Chaite, où a eu lieu le banquet, se trouvait M. Blanc, président du Conseil d'administration, qui a tenu, par sa présence, à prouver aux membres du V. C. C. que l'Administration n'oubliait pas qu'ils étaient en même temps les collaborateurs d'une grande œuvre lyonnaise et qu'il était heureux de leur témoigner toute sa sympathie et tout son intérêt.

On juge, dans ces conditions, ce qu'a été le banquet, et nous ne pouvons que souhaiter de nous retrouver au plus tôt au milieu d'amis aussi fervents au plaisir qu'au travail.



Echos et Nouvelles

~ **Un Concert aux Cordeliers.** — Dans le merveilleux décor de ce hall unique en son genre, une sorte de portique mauresque, gracieusement garni de plantes, de fleurs, avec un dôme en dentelles, avait été élevé avec le goût si sûr qui préside à tout ce qui se fait aux *Grands Magasins des Cordeliers*.

Sous ce portique, un orchestre a charmé, avec un programme adopté à la solennité du jeudi saint, tout Lyon; on peut le dire, car tout Lyon a circulé, s'est entassé, s'est extasié, ce jour-là, devant une idée aussi neuve, aussi originale, mais d'aussi bon goût en même temps.

Réclame, dira-t-on peut-être. C'est possible, mais lorsque la réclame est faite avec un tact aussi parfait, un doigté aussi fin, elle plait, séduit et fait honneur à ceux qui en ont eu l'ingénieuse idée. Un bravo donc à la direction des *Grands Magasins des Cordeliers*.

~ Notre confrère le *Progrès* prépare pour les 15, 16 et 17 avril une grande fête de bienfaisance dont la place Bellecour sera le théâtre. Un grand concours de boules avec des prix en espèces atteignant plus de 9.000 francs constitue l'attraction principale de la fête, qui sera complétée par des divertissements de tous genres, concerts, kermesses, fête foraine, feu d'artifice, etc. Nous souhaitons que le beau temps favorise cette belle fête dont le produit est destiné aux pauvres.

~ De Toulouse on annonce la mort de M. Armand Reynaud, chef d'orchestre du Capitole, qui succombe, après une courte maladie, à l'âge de cinquante-deux ans. C'était un artiste fort distingué.

~ Le major Charles Russel Day, blessé au combat de Paardeberg le 18 février 1900, a succombé à ses blessures. Il était né à Horstead (Norwich), en 1860, et entra en 1880 dans la carrière militaire. Envoyé aux Indes, il y acquit, par des musiciens indigènes, une grande connaissance de la musique de ces pays et publia, en 1887, son fameux livre *la Musique et les Instruments de musique des Indes méridionales et du Décan*, qui est le travail le plus complet qui existe sur la matière. En 1890, il publia un excellent catalogue raisonné des instruments à vent de l'Exposition militaire de Chelsea, et fit des efforts pour fonder dans son pays une société de musique de chambre pour instruments à vent. En 1892, il représentait le comité anglais à l'Exposition de musique de Vienne, et fit partie de la commission consultative pour l'Exposition de Paris 1900. Avant de partir pour le Cap, il avait ambitionné la place de directeur de la grande école des musiciens militaires d'Angleterre à Kneller Hall. L'administration militaire avait l'intention de confier cette place au major Day dès son retour, car on appréciait généralement ses efforts pour améliorer les musiques de son pays.

~ A Constantinople vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le général de division Guatelli-Pacha, qui n'était ne

réalité que le chef d'orchestre de la musique militaire du sultan. En 1848, ce musicien parmesan avait succédé dans cette charge à Giuseppe Donizetti, frère de l'auteur de *la Favorite*, auquel le sultan Abdoul-Medjid avait conféré le grade de général de brigade en le mettant à la tête de sa musique militaire. Giuseppe Donizetti avait aussi dirigé l'éducation musicale des fils du sultan, parmi lesquels se trouvait Abdoul-Hamid, le sultan actuel, qui est, comme on sait, un pianiste distingué et a fait donner une excellente éducation musicale à ses nombreux enfants. Guatelli-Pacha avait également réussi à obtenir la faveur de ses maîtres, et il comptait notamment parmi les familiers du sultan Abdoul-Aziz, dont on connaît le triste sort. C'est à cause de cette intimité qu'il fut tenu à l'écart par le sultan actuel; mais Guatelli conserva son grade et ses appointements fort élevés et fut remplacé provisoirement par le général de brigade Aranda-Pacha, un Espagnol, qui jouit de la faveur d'Abdoul-Hamid. Guatelli-Pacha était très bienveillant et a toujours fort bien accueilli les artistes européens qui arrivaient à Constantinople pour y donner des concerts, et la plupart d'entre eux doivent au brave Italien la faveur d'avoir pu se faire entendre au palais du sultan, ce qui rapporte ordinairement un fort joli cachet en dehors d'une décoration décorative.

~ On annonce de Vienne que M. Nicolas Dumba, dont nous avons dernièrement annoncé la mort, a légué au musée de la ville, en dehors de plusieurs tableaux modernes, toute sa collection d'autographes musicaux de Franz Schubert. Comme la société des Amis de la musique possédait déjà un certain nombre d'autographes du même compositeur, Vienne va ainsi conserver la majeure partie des manuscrits de son glorieux enfant.

~ La semaine passée, deux œuvres de Beethoven qui sont universellement connues et populaires auraient pu célébrer leur centenaire. C'est, en effet, le 2 avril 1800 que le jeune Beethoven donnait, à Vienne, un concert dans la salle de l'ancien Burgthéâtre, aujourd'hui démoli, avec le programme suivant:

1. Grande symphonie de W.-A. Mozart.
2. Air de *la Création*, de Joseph Haydn, chanté par M^{lle} Saal.
3. Grand concerto pour piano, composé et exécuté par L. van Beethoven.
4. Septuor pour quatre instruments à cordes et trois instruments à vent (dédié à Sa Majesté l'Impératrice).
5. Duo de *la Création*, chanté par M. et M^{lle} Saal.
6. M. van Beethoven exécutera sur le piano une fantaisie.
7. Grande symphonie (n° 4) pour orchestre, composée par M. van Beethoven.

Les billets pour les loges se vendent chez M. van Beethoven dans son logement, Tiefer Graben, n° 231, au 3^{me} étage.

La première symphonie de Beethoven et son septuor ont donc été produits ensemble, pour la première fois, le 2 avril 1800. Les fragments de *la Création* étaient également presque une primeur, car cet oratorio avait été exécuté, pour la première fois, le 17 mars 1799. La maison où Beethoven, selon l'usage d'alors, vendait en personne les billets pour son concert, existe encore, et la rue a conservé son nom; le numéro seul a changé: la maison porte aujourd'hui le n° 16. Les amateurs qui avaient grimpé le mauvais escalier de cette maison pour acheter des billets à Beethoven, parlant à sa personne, comme disent les huissiers, en ont certainement eu pour leur argent.

~ Dans trois jours, le 11 de ce mois, Vienne va célébrer le centenaire de la naissance du compositeur Joseph-François-Charles Lanner, l'un des pères de la valse viennoise. Lanner, qui est mort le 14 avril 1843, naquit à Vienne le 11 avril 1800.

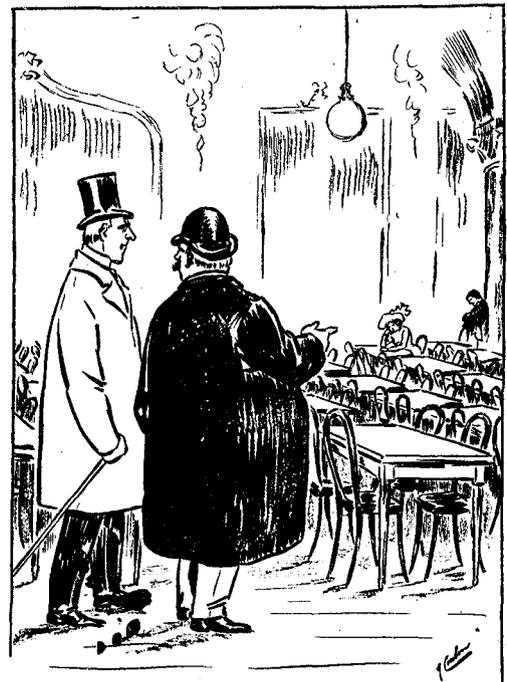
~ D'Oberammergau: Les dates des représentations de *la Passion* qui, depuis 1634, ont lieu tous les dix ans, sont définitivement arrêtées. Les représentations auront lieu les 24 et 27 mai, 4, 10, 16, 17, 24, 29 juin, 1, 8, 15, 18, 22 et 29 juillet, 5, 8, 12, 15, 25, 26 août, 2, 8, 9, 16, 23, 30 septembre. Elles commenceront à huit heures du matin et finiront à cinq heures et demie du soir, avec une interruption de midi à une heure. Pour protéger les spectateurs contre les intempéries, la municipalité a fait construire un immense hall couvrant 2.100 mètres carrés et pouvant contenir 4.000 personnes. Mais les acteurs continueront à jouer en plein air; avec la nature pour unique décor.

~ On nous écrit de Munich que le célèbre ténor Henri Vogl, qu'une grave maladie avait éloigné pendant quelques mois de

l'Opéra, y est revenu complètement guéri. Il est rentré dans *la Valkyrie* et a été l'objet d'ovations extraordinaires.

~ Le célèbre orchestre de la Philharmonie de Berlin commencera le 19 avril, sous la direction de M. Hans Richter, une grande tournée artistique. Après avoir visité plusieurs villes d'Allemagne et d'Autriche, il se fera entendre à Trieste, Venise, Bologne, Milan et Turin, puis se produira à Lyon, parcourra la Suisse et terminera son voyage à Hanovre, où il doit se trouver le 14 mai.

~ Une figure d'opéra, immortalisée en Allemagne par les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, vient de disparaître tout à fait de la vie allemande. Il s'agit du veilleur de nuit qui s'était encore conservé dans la ville universitaire de Bonn, mais qui vient de disparaître enfin devant les idées utilitaires de nos jours. Le conseil municipal de la ville natale de Beethoven vient en effet de supprimer, par un vote sans pitié, ses trente veilleurs de nuit pour les remplacer par quinze sergents de ville, ce qui n'est pas précisément flatteur pour les anciens gardiens de la sécurité publique mis au rancart. Leur disparition a profondément affligé les étudiants de l'Université de Bonn, dont ils étaient la providence quand ceux-ci rentraient un peu tard de leurs brasseries et trouvaient l'éclairage des rues tellement mauvais qu'ils en arrivaient à briser ces lanternes insuffisantes. Et le cas était fréquent, si nous croyons un vieil étudiant devenu ministre de l'instruction publique de Prusse, qui est l'auteur de la fameuse chanson: « Je viens de sortir du cabaret. — Oh! rue, qu'est donc drôle ton aspect! » Les étudiants ont donc résolu d'offrir à leurs vieux amis et protecteurs une sorte de « repas d'enterrement », un *commers* solennel. Tous les veilleurs de nuit y assistaient, encadrés chacun par deux étudiants en costume; on vida des bouteilles innombrables et on chanta force chansons. Un avocat respectable comptant déjà 68 semestres, c'est-à-dire ayant pris sa première inscription à la faculté il y a trente-quatre ans, adressa un discours touchant aux veilleurs, dont le doyen répondit très convenablement. Après minuit les veilleurs, chancelants, rentraient chez eux sous la sauvegarde des étudiants restés encore solides; c'était le monde renversé. Désormais on ne verra plus le légendaire veilleur de nuit allemand, si ce n'est à l'Opéra.



— Tenez, mon cher Durand, voilà ce que vous n'avez pas dans votre petite ville: les cafés de nuit où l'on fait la grande noce.

Le Gérant: GOJON.